

De neige et de fougère

Autor(en): **Simon, Nelly**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **74 (1971)**

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684678>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

De neige et de fougère

Avec un sapoceti de Guerlain, Mlle Luce lave ses collants dans la cuisine de Mme Elisa. On n'a pas jugé utile d'aménager une salle de bain dans ce vieil appartement où règnent l'ordre, l'encaustique, les bibelots, une laideur morose que nul ne pourrait qualifier de fonctionnelle. Cinq pièces en enfilade, cinq cages minuscules. M. Louis, mari de Mme Elisa et maître du logis, y love sa vie de taupe, coulant des jours paisibles depuis que sa femme semble s'être soumise aux valeurs qu'il lui a inculquées : l'ordre, l'encaustique, la morosité...

Autrefois, il possédait une ferme blanche largement plantée sur le pâturage. Entre les voix des ouvriers s'élevaient les reparties de Mme Elisa, un rire, parfois un chant. M. Louis, dont les paroles ne servaient qu'à exprimer une pensée, et presque toujours celle du devoir, n'était évidemment pas bavard et jugeait sévèrement tout éclat vocal suscité par une quelconque joie. Il vendit sa ferme, devint horloger, acheta une petite maison au centre du village, installa son atelier au rez-de-chaussée, l'appartement au-dessus de l'atelier et sa femme dans l'appartement.

Mme Elisa ne chante plus qu'à la messe du dimanche ; et faux. Elle porte des vêtements noirs. Elle n'a pas d'amies. Cependant, depuis qu'elle loue deux chambres à Mlle Luce, — pour six mois, nous pouvons accepter, a dit M. Louis, puisque de toute façon nous avons trop de place — elle éprouve parfois le violent désir de se confier. Alors les mots forcent les barrages et leur flot s'écoule, dévastant les solitudes, forçant les interdits, inondant le désert. Il suffit d'une remarque parfaitement anodine :

— On ne lave pas des bas avec un savon de toilette.

— Je n'en ai pas d'autre. Et j'aime le tenir dans la paume de ma main, il s'y moule comme s'il en avait pris la forme ; c'est doux à toucher.

— A respirer aussi.

— Aimez-vous les parfums, Mme Elisa ?

— J'aimais celui de la fougère. La vraie fougère humide du matin. Ma mère voulait qu'aussitôt levé on se mît au travail. Alors je sortais à l'aube, avant l'heure de son réveil, et j'allais en forêt.

— Pourquoi n'y allez-vous plus, Mme Elisa ?

— Une femme seule dans une forêt, ils disent que c'est un péché.

Mlle Luce rit. Elle est jeune, et qu'est-ce que le péché, sinon une chose terne, vieille, pesante ?

— Peut-être est-ce une faute capitale que de connaître l'odeur de la fougère tôt le matin et de rester tranquillement chez soi... Le péché de paresse. De l'abstention.

— Ils ne parlent pas comme vous. Bien dormir pour bien travailler pour gagner le plus d'argent possible.

— Que font-ils de leur argent ?

— Ils achètent une belle ferme et après, les gens disent que vous avez mérité la belle ferme, que vous êtes quelqu'un de bien.

Les yeux de Mme Elisa s'éclairent doucement mais sa voix est sombre, une voix couleur de nuit.

— On n'arrivait pas à s'entendre. Moi, j'aimais les clairières, et boire la rosée qui brille dans les feuilles d'alchimille. Courir entre les sapins, sauter par-dessus les murs de pierres sèches, me coucher dans la mousse. Je cueillais des fougères et déposais au centre de leur éventail déployé des boutons d'or, des sceaux de Salomon, des ancolies ou des reines des bois. Je cherchais des gentianes printanières pour le bleu pâle de leur velours et des chardons, ces fleurs heureuses auxquelles on ne se pique pas, si on sait les tenir. Mes parents ne savaient pas. Ils croyaient que ce qui pique est mauvais, que la joie est dangereuse, qu'il faut suivre les chemins sûrs. Par leurs chemins, je ne trouvais que des cailloux.

Parfois, le brouillard avait caché longtemps la forêt. Ou la pluie. Ou la neige en tombant. Puis un matin se lève, avec un ciel tellement bleu qu'on ne peut pas ne pas y aller, là, vous voyez.

Son index montre la fenêtre. Au bas du village, une route dessine une courbe blanche puis se perd entre les sapins. Un mur ; on imagine ses pierres plates, irrégulières, qui laissent entre elles des interstices et s'avancent comme des échelons où les pieds et les mains agiles se posent allégrement. La forêt. Pas une forêt aux arbres serrés comme dans les plaines. Le Haut-Pays donne à ses sapins l'espace qu'il faut pour vivre en grands seigneurs. Ils se dressent très hauts, très droits, coupent de leur élan vertical la douce ligne d'horizon qui sépare, et réunit, le vert des pâturages et le bleu du ciel.

— Vous ne pouvez pas savoir l'odeur des herbes mouillées, au matin. Un jour, j'étais jeune comme vous, je m'étais levée tôt, j'avais couru, glissé sur une racine, m'y étais assise et je me disais des mots, comme ça, pour rien, pour jouer.

— Quels mots, Mme Elisa ?

— Ceux qu'on aime à votre âge et qu'on ne répète pas à sa mère. Ce jour-là, l'ouvrier que le père avait engagé pour la saison m'a entendue chanter. Je ne l'avais pas vu venir. Il était là, à me regarder, à m'écouter tant qu'il pouvait. Il avait couru, lui aussi, il respirait vite, ses cheveux étaient tout ébouriffés, ses yeux brillaient. Il était beau. Il est resté debout devant moi, longtemps. Je lui ai dit : « Tu es essoufflé, Michaël. Assieds-toi. » Il s'est assis en face de moi. Silencieux. J'ai demandé : « Tu ne parles pas, ce matin ? D'habitude, tu racontes des histoires. Des histoires qui font rire. » Il a répondu : « Eh bien ! ris, Elisa : depuis que je suis chez ton père, je t'aime. » J'ai dit : « On croirait plutôt que tu vas pleurer. » Lui : « Moi oui, et toi tu riras. »

Et savez-vous ce que j'ai fait, Mlle Luce ? J'ai pris sa tête dans mes mains, je l'ai embrassé sur la bouche, doucement, j'ai regardé ses yeux si près des miens, j'ai dit : « Ce serait bon de rire ensemble. » Il ne bougeait pas. Puis il a demandé : « Tu ris souvent avec les garçons ? Eux, ils en ont bien envie. » Moi : « Ils ne savent pas. Même joyeux, ils sont ennuyeux. Toi, tu es toujours comme du soleil sur les feuilles mouillées. »

Il a ri, Mlle Luce. Il s'est levé d'un bond, il riait devant moi, il m'a tirée vers lui, il m'a embrassée, oh ! pas doucement, pas doucement du tout. J'avais oublié la forêt.

Quand j'ai raconté cela à ma mère, elle m'a giflée ; elle a dit que c'était un péché. Alors je ne lui ai plus rien confié. Michaël et moi, nous nous retrouvions en secret, et ce fut un plus grand péché. A la fin de l'été, le père, qui se doutait de quelque chose, l'a renvoyé. Il lui a dit qu'il y avait des garçons sérieux dans le pays, avec une belle ferme pour la fille qu'ils épouseraient, et qu'il n'acceptait plus de voir un vagabond chez lui. Moi, je voulais partir avec Michaël. Il a refusé. Il a dit : « J'aurai mieux qu'une ferme à t'offrir ; alors je viendrai te chercher. Attends-moi. »

Habituellement, on ne remarque pas les yeux de Mme Elisa. Mais pendant qu'elle parlait, ils étaient devenus semblables aux étangs du Haut-Pays, ces étangs aux fonds noirs dissimulant leurs menaces sous une eau immuablement calme, dormante semble-t-il. Seules les couleurs changent, on pourrait déchiffrer leurs signes. Ils furent, ces yeux, virides, bleu vert, feuilles et ciel printaniers, bleu argent, parcourus de petites vagues rieuses ; bleu doré au soleil de midi ; iridescents, mais les fonds noirs au loin demeuraient ; et bleu d'orage, et bleu de nuit, et gris de larmes, puis plus rien que des yeux fanés par le déroulement des jours, et qu'il serait insensé de comparer à un étang.

— Cette année-là, en novembre, nous avons eu beaucoup de brouillard. De la fenêtre, c'est à peine si l'on distinguait le chemin qui conduit à la grand-route. Les quatre fils noirs des lignes électriques ne nous reliaient plus qu'à des ombres. Tout était fermé. Plus de forêt bien sûr, ni d'horizon, rien que ce brouillard, et dedans, les bruits de la ferme, les voix. Il a neigé. Si serré que le blanc des flocons s'entourait de teintes grises. Un matin, on n'est plus parvenu à ouvrir la porte. On sortait par la fenêtre. On creusait des passages dans la neige avec de grandes pelles ; ensuite on pouvait atteindre la route que déblayait chaque jour le chasse-neige du village. Les enfants des voisins allaient à l'école à skis en suivant les longs pieux de bois à peine plus hauts que les congères. Parfois, sous le poids de la neige, ou celui d'une branche tombée, un fil électrique se rompait. On allumait des bougies, on avait tiré du grenier les vieilles lampes à pétrole. Il n'existait plus rien que ces trois fermes à demi mortes.

Noël a passé. A la messe de minuit, j'ai tant pleuré que les gens se retournaient pour me regarder. Les bâfreries du Nouvel-An, je les trouvais odieuses. « Tu deviens moindre, disait ma mère ; tu penses encore à ce vagabond. Au printemps, faudra qu'on te marie. Le Louis, qui vient souvent à la veillée, il a une grande ferme, et les meilleures terres, et les plus beaux chevaux. Un garçon ordonné, qu'a pas peur du travail. T'auras un bon mari, sérieux...» Pour sérieux, il l'était, le Louis. Il ne riait pas, il disait des choses sérieuses : les machines agricoles, le cheptel, le remaniement parcellaire, une exploitation rationnelle. A la veillée, je n'avais même pas remarqué sa présence. Ce n'était qu'une voix terne parmi les autres. Comme la neige quand elle tombe sur un fond de brouillard, un flocon de plus, un de moins...

Un matin, la couleur est revenue. Ça brillait, Mlle Luce, ça irradiait, vous ne pouvez pas imaginer. Rien d'autre au monde n'a cet éclat, et je sais pourquoi les disciples du Transfiguré furent incapables de le contempler en face. Le blanc de la terre et le bleu du ciel rayonnaient l'un dans l'autre, resplendissaient. Alors il faut regarder le tronc noir des arbres, si l'on veut vraiment conserver les yeux ouverts. J'observais donc les troncs. J'ai vu, appuyé à l'un d'eux, un bonhomme de neige. J'ai pensé : Les enfants des voisins ont dû s'ennuyer terriblement, ces mois de réclusion, pour courir dans la forêt au premier matin de soleil et construire si rapidement un bonhomme de neige. Avec un vrai chapeau, et comme une besace qui pendait à son côté.

Dans la ferme, c'était toujours pareil. Le travail tout le jour ; le soir, la veillée avec les voisins, le Louis. Moi, j'écoutais le craquement

des branches et le glissement de la neige le long des branches. Je voyais les enfants qui s'approchaient de leur bonhomme, pas de très près, c'était bizarre, comme s'ils en avaient peur. Le temps est resté beau et froid pendant trois jours. Puis est venu le radoux, vous savez ce que c'est, Mlle Luce, et la neige était lourde et ne brillait plus. Le bonhomme avait un peu fondu, mais il restait appuyé à son arbre, comme un homme presque vivant. Plus il fondait, plus il paraissait homme. Les enfants ont dit qu'il fallait venir voir. Nous y sommes tous allés. Quand je l'ai vu de près, j'ai crié, j'ai couru vers Michaël, je l'ai pris dans mes bras. Il est tombé sur moi, il s'est cassé, vous comprenez, Mlle Luce, il s'est cassé dans mes bras et je me suis évanouie dans la neige, avec les morceaux de Michaël sur moi.

Depuis ce jour-là, tout est empoisonné, même la forêt.

Les yeux aux fonds noirs de Mme Elisa, les yeux en pleurs de Mlle Luce, sa voix tremblante :

— Comment cela est-il possible ?

Mme Elisa va chercher dans un tiroir de son secrétaire un journal jauni, le tend à Mlle Luce :

« Mort tragique. Hier, dans la forêt des Joux, on a retrouvé le corps gelé d'un ouvrier, M. Michaël Joye, qui avait travaillé dans la ferme de M. Grandpierre la saison passée. Le malheureux s'est sans doute égaré dans le brouillard et les bourrasques de neige. L'arbre auquel son corps était resté appuyé se trouve à quelque deux cents mètres de la ferme de son ancien patron...»

*

Elles sont assises face à face à la table de la cuisine, le regard de Mme Elisa posé sur celui de Mlle Luce, comme porté, tendrement soutenu. Puis la jeune fille se lève. Elle dit :

— Venez, Mme Elisa. Conduisez-moi dans la forêt, montrez-moi les fougères. Il faut retrouver les parfums qui aident à vivre.

Nelly Simon

